

Profession: recoupeuse

2084.

Les matières premières, dont le pétrole et le bois, sont devenues des ressources extrêmement rares, que seuls les oligopoles financiers, avec le soutien de l'État, contrôlent sous couvert de nécessité de «performance écologique» centralisée. Parmi eux, le groupe Bollodère détient l'entreprise unique du marché du livre – de la création à la fabrication en passant par la distribution.

À la marge, en Zone 3, des collectifs protéiformes et quasiment invisibles – ou, plutôt, indignes d'attention – aux yeux du pouvoir et des médias, s'organisent malgré tout localement pour échapper au rouleau compresseur capitaliste et inventer d'autres chemins écologiques... Léonie, recoupeuse, travaille à faire vivre la création littéraire locale dans cette société scindée en deux, dont les deux parties n'interagissent plus.

Casque vissé sur les oreilles, loupe intégrée à la branche des lunettes juste devant l'œil gauche – celui qui vise le mieux –, planche, étau, ciseaux; le soleil de 7h45 se glissant parfaitement à travers la fenêtre jusqu'à la table de travail: c'est l'heure idéale pour entamer une nouvelle matinée de *recoupe* à l'atelier pour Léonie, avant qu'il ne fasse trop chaud et que la température et l'odeur ne deviennent invivables. À première vue, le travail semble simple.

Première étape: prendre un livre dans le grand bac à gauche du bureau et désosser méthodiquement l'objet. Enlever d'abord la couverture, inutilisable, puis gratter la colle avec un petit cutter. C'est la partie la plus agaçante et on ne peut pas se permettre de massicoter large, car la perte en papier serait trop importante. Léonie préfère quand elle tombe sur des livres cousus; c'est de plus en plus rare, mais ça arrive encore de temps en temps... Là, il ne s'agit plus de retirer la colle, mais d'enlever les fils qui tiennent les feuillets ensemble, de faire sauter un par un, avec la petite paire de ciseaux à couture de sa grand-mère, les assemblages.

Ensuite sont étalées devant elle les centaines de feuilles de l'objet désarticulé, gorgées désormais d'une solitude nouvelle, séparées de leurs compagnes de fortune. Il s'agit maintenant de leur donner une nouvelle trajectoire, de *créer une histoire neuve* à partir de ces papiers usagés.

Dans l'autre bac, à droite du bureau, piocher un manuscrit qui attend de prendre vie: un poème écrit sur un bout de tissu, un texte refusé et récupéré en sale état dans les poubelles de Bollodère; des textes préalablement choisis par des comités éditoriaux indépendants et qui peuvent aussi arriver sur l'unique ordinateur de l'atelier via les hackers de la Zone 3, sous format audio ou texte.

Commence alors la minutieuse opération du jumelage et de la recoupe. Lire le premier mot du manuscrit. Parcourir les feuillets du livre désossé, trouver le mot identique. Découper un rectangle bien droit autour dudit mot. Fixer temporairement le petit rectangle en haut à gauche de la planche-support. Lire le deuxième mot. Trouver le mot jumelable. Le fixer à droite du premier mot. Et ainsi de suite. Des mots entiers, c'est mieux, parce que ça fait moins bricolé. Mais s'il n'y pas de jumelage, on peut toujours sacrifier une page ou deux pour recouper lettre par lettre. Léonie est la meilleure à ce jeu-là: parce qu'elle a une mémoire eidétique, elle parcourt les textes à toute vitesse. Parfois elle se sert aussi dans ses *tiroirs à mots* prédécoupés, qui comprennent souvent ceux les plus courants et les plus utilisés.

Par la suite, le texte ainsi *recoupé* est attentivement collé avec une résine naturelle sur le support final choisi: pour les textes courts, les poèmes, on privilégiera plutôt les chutes de papier sorties des bennes de recyclage; pour les romans plus longs, des vieux magazines et journaux périmés réagrafés les uns aux autres. Parfois, l'atelier reçoit même un petit arrivage de cahiers fabriqués par des micro-papetier-ères à partir de matières premières alternatives (plantes, pierre), prêts à recevoir un nouveau manuscrit fait de mots *déjà là*, recoupés pour donner corps à une autre histoire.

Chaque opération produit un exemplaire unique, passant ensuite de main en main, de lectrice en lecteur, afin que les idées et les pensées circulent en continu et au-delà de chez soi. L'idéal de Virginia W. en

somme, qui disait déjà dans les années 1930: «inventer un système où les bibliothèques de chacun seraient ouvertes à tous, où l'on pourrait échanger ses livres entre voisins.»¹

Les livres du bac de gauche, usagés, parfois jamais lus, sont les textes produits en surabondance par l'empire Bollodère; des livres qui ne sont plus écrits que par une centaine d'autrices et d'auteurs: celles et ceux qui font vendre. Car si avec les livres de Bollodère on ne fait pas de vagues, on fait beaucoup d'argent. Reste que malgré les restrictions drastiques de production, plusieurs milliers de livres continuent à être jetés chaque mois dans les bennes de la Zone 3...

Alors les recoupeuses comme Léonie regroupent les textes et les histoires de celles et ceux qu'on n'entend pas dans le brouhaha mercantile, des manuscrits qui ne seront jamais lus ni édités par Bollodère, mais qui seront néanmoins faits à partir de ses textes. Les histoires qu'on ne lit plus, les histoires des invisibles, les histoires d'ailleurs.

Léonie aime beaucoup son travail – à l'orée de l'artisanat et de la création –; elle s'est d'ailleurs fabriquée un tampon en bois afin de signer ses créations: sur la dernière page de ses livres recoupés, on peut ainsi voir le mini *ex libris* à l'encre, si précieuse, représentant son surnom, *Léo*, accompagné d'une petite paire de ciseaux entrelaçant le «o».

L'avant-veille, à l'écran, une journaliste a parlé des «recoupeurs» (bien que l'activité regroupe 95% de femmes) au porte-parole de Bollodère: «Est-ce que les recoupeurs et leurs livres qui circulent dans les quartiers de troisième zone sont en train de devenir une menace pour le marché unique du livre?» L'homme a agité la main dans l'air, comme s'il écartait une mouche. «Quelques bouts de chiffon qui parlent de... de quoi au juste? De rien... Rien qui intéresse les Français, en tout cas. Laissez-moi rire, ils peuvent bien découper et recouper tout ce qu'ils veulent, pendant que Bollodère se charge des histoires sérieuses.»

Léonie, ça l'a fait sourire. Hier en se baladant dans son quartier – probablement un quartier dans lequel ce porte-parole n'a jamais mis les pieds –, elle a vu son petit blason tagué sur 2 × 2 mètres sur un mur d'immeuble, comme un hommage.

«Regarde le monde. Il est plus extraordinaire que tous les rêves fabriqués ou achetés en usine»,² disait le texte en dessous.

1. Citation extraite de *Les livres tiennent tout seuls sur leurs pieds*, «Est-ce que l'on écrit et publie trop de livres?», recueil d'essais de Virginia Woolf, traduction de Micha Venaille, éditions Les Belles Lettres, 20172. Citation extraite de *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury, traduction d'Henri Robillot et Jacques Chambon, éditions Folio, folio SF, 2000.

À vous de jouer !

Plongez-vous dans le monde de cette écofiction et racontez-vous/nous quelles idées vous viennent en tête!

contact@ecologiedulivre.org